

Jean-Marie BERTRAND

**RESUME** Les représentations de la péninsule italienne et leurs métamorphoses dans les écrits géographiques de Polybe, Strabon et Pline l'Ancien.

**ABSTRACT** The representations of Italian peninsula and their metamorphoses as described in the geographical works of Polybe, Strabon and Pliny the Elder.

**RESUMEN** Las representaciones de la península italiana y sus metamorfosis en los escritos geográficos de Polibio, Estrabón y Plinio el Viejo.

• ANTIQUITE ROMAINE • AUTEURS  
LATINS • ITALIE DU SUD  
• PERCEPTION DE L'ESPACE  
• REPRESENTATIONS

• LATIN AUTHORS  
• REPRESENTATIONS • ROMAN  
ANTIQUITY • SPATIAL  
PERCEPTION • SOUTH ITALY

• ANTIGUEDAD ROMANA  
• AUTORES LATINOS • ITALIA DEL  
SUR • PERCEPCION DEL ESPACIO  
• REPRESENTACIONES

Habités ou non à lire des cartes, nos contemporains usent, comme naturellement, d'un langage métaphorique pour dire ce que peut être la forme imaginée ou vécue de tel ou tel espace ; la France, ainsi, est devenue l'*Hexagone* ; la *Corne de l'Afrique* menace de son aigu la Péninsule Arabique. Strabon, au début de notre ère, a insisté sur la nécessité de recourir à de telles images pour rendre compte d'un réel où les mondes « ont des limites claires chaque fois qu'il est possible de les définir par des fleuves, des montagnes, la mer ou encore par un peuple ou une série de peuples ou encore par les dimensions et la forme là où c'est possible. Partout, au lieu d'une définition géométrique, une définition simple et globale suffit. Pour les dimensions, il suffit de donner la plus grande longueur et la plus grande largeur... Pour la forme, il suffit de représenter le pays par une figure géométrique (par exemple, la Sicile par un triangle) ou par quelque forme connue (par exemple l'Ibérie par une peau d'animal, le Péloponnèse par une feuille de platane) » (1). L'idée qu'il existe des frontières naturelles aboutit d'ailleurs à une métaphore fondamentale qui construit le monde à l'image d'un corps que l'on peut disséquer membre à membre (« de même qu'une découpe par membres est nettement différente d'une découpe par simples parties, car la première prend en considération les parties qui ont un contenu naturel, avec des articulations et un contour clair... de même, en matière géographique, s'il faut procéder à des découpes en parties quand on descend dans le détail, mieux vaut prendre modèle sur les découpes par membres plutôt que sur celles qui sont le fruit du hasard ; cela permet d'adopter le dessin signifiant et les limites claires qui sont utiles en géographie ») (2).

La capacité expressive de ces images, leur naissance et leur maintien dans le quotidien de notre langage est fonction, bien évidemment, de l'évolution de l'histoire ; le *Bec de Canard* existe pour les survivants de certaines guerres françaises et pour les journalistes qui y vécurent leur jeunesse ; l'*Hexagone* lui-même où semble s'inscrire

l'espace de la France métropolitaine est sans doute d'apparition récente : le Trésor de la Langue française cite pour en attester l'usage un article d'hebdomadaire paru en février 1967 et un ouvrage de 1970 (3) tandis que le Dictionnaire Robert, en 1963, ne le connaît pas et continue comme l'antique Littré de signaler que le mot peut désigner « un ouvrage fortifié composé de six bastions » ; la *Botte italienne* est apparue dans une œuvre de G. Giusti, juriste et poète toscan (4) vers 1840 et entra en France à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle (5).

Les anciens ne connaissaient pas les bottes à talons qui sont les nôtres, ils ne pouvaient voir l'Italie telle que nous avons fini par la connaître. Essayons de comprendre ce qu'elle était pour les géographes du début de l'Empire romain, quand elle se situait au centre d'une terre politiquement unie sous l'autorité d'un prince.

Pour les Romains, l'Italie était une sorte d'île que la Mer Adriatique ou Supérieure, la Mer Tyrrhénienne ou Inférieure isolaient du reste du monde (6). Quand vint l'époque des conquêtes, Rome entra dans l'âge de l'adolescence, l'âge *transmarin* où elle accepta de « franchir les Alpes et la mer » (7). Pour les théoriciens de la géographie, elle était l'un des promontoires qui structuraient l'Europe (8). Elle séparait un vaste Golfe Tyrrhénien qui s'étendait jusqu'à la pointe de l'Espagne, du Golfe Adriatique dont la limite orientale était le Péloponnèse et qui s'étendait vers le large en un immense espace de mer libre que F. Braudel a décrit sous le nom de Mer Ionienne, séparant la Méditerranée en deux, en un Orient et un Occident (9).

La Sicile pouvait sembler son prolongement naturel. Il était notoire que son insularité était accidentelle, provoquée par un effondrement de l'isthme primitif (10). Elle fut d'ailleurs la première des provinces constituées, elle était proche du cœur de Rome et elle était juridiquement assimilée aux « provinces continentales » (11). Polybe écrivait « qu'elle avait dans son ensemble par rapport à l'Italie et à son extrémité, une position semblable à celle du Péloponnèse par rapport à

la Grèce et à ses pointes avancées, avec cette seule différence que l'une est une presqu'île et l'autre une île, qu'on accède à l'un par un isthme et à l'autre par un bras de mer » (12). Strabon soulignait lui aussi qu'elle était « comme une partie de l'Italie », que sa « longueur » prolongeait en quelque sorte la Péninsule (13). Cela était d'autant plus spectaculaire que l'île pouvait être orientée de façon différente de ce qu'elle est pour nous : sa plus grande longueur s'étirant dans le sens des méridiens, la côte orientale de l'île que nous savons être Nord-Sud entre l'isthme et le Cap Pachynos était basculée en conséquence au long d'un même parallèle (14). Ainsi, la mer qui s'étendait au large de la Sicile et de l'Italie en direction de l'Est, commençait par « un chenal limité par la côte de Rhégion à Locres et celle qui va de Messine à Syracuse et au cap Pachynos » (15) qui faisait saillie à l'est de l'île et regardait en direction du Péloponnèse et du détroit de Crète (16). Pourtant, la tradition géographique qui aimait à séparer dans le récit chorographique la description des terres et celles des îles laissa la péninsule comme isolée dans la mer libre. Nous sommes donc fondés à étudier comment on la décrivait pour elle-même.

**Polybe** est à la fois très clair et très simplificateur. « L'Italie, dans son ensemble, à la forme d'un triangle, dont un côté, celui qui est à l'Est, est limité par le détroit d'Ionie et à la suite par le Golfe Adriatique, et l'autre qui fait face au Sud et à l'Ouest, par la Mer de Sicile et la Mer Tyrrhénienne. Ces deux côtés, en se rejoignant au sommet forment la pointe sud de l'Italie, appelée le Cap Cocynthos qui sépare le détroit d'Ionie de la Mer de Sicile » (17). Le cap Cocynthos est situé à l'entrée du Golfe Scylacien ; les problèmes d'interprétation du texte naissent du conflit possible entre un repère géométrique et les réalités historiques (18). Car Polybe sait bien que tout le littoral de Rhégion à Tarente est une unité humaine, qu'il est ainsi une région du point de vue du géographe qui cherche à découper le monde (19). C'était la *Grande Grèce* (20), et il en affirme la cohésion en assurant que, toute entière, elle regarde la Mer de Sicile (21). Cela reportait la frontière occidentale du complexe Adriatique-Mer Ionienne au cap Iapyge, abolissant ainsi le Cap Cocynthos qui n'avait plus de raison d'être. Un triangle implicite et décalé se superposant au premier. Pour Sénèque, qui voyait une Grande Grèce se prolonger jusqu'à Naples, l'amenuisement même du Bruttium et l'extension jusqu'au cap Iapyge de la mer Tyrrhénienne paraissaient parfaitement naturels (22).

**Strabon** admet dans son principe l'image triangulaire de Polybe : « Il n'est pas facile de comprendre toute l'Italie d'aujourd'hui dans une seule figure géométrique. On veut pourtant qu'elle consiste en un promontoire triangulaire faisant saillie en direction du Sud et du Levant d'hiver qui a son sommet au détroit de Sicile et dont les Alpes seraient la base. Il y a lieu d'admettre cette opinion en ce qui concerne la base et de l'admettre aussi pour l'un des côtés, à savoir celui qui aboutit au détroit et que baigne la Mer Tyrrhénienne » (23).

On constate que, sans le signaler explicitement, il a déplacé le sommet du triangle polybien (ce qui a provoqué parfois des erreurs de localisation chez les commentateurs). Il fait du Bruttium le promontoire qui sépare la Mer Tyrrhénienne de la Mer de Sicile (24) et du complexe Adriatique : la pointe extrême de l'Italie vers le Sud étant au Cap Héracléion, le Cap de Leucopetra étant, lui, le terme de la Chaîne des Apennins (25). Construire le troisième côté lui est difficile. Strabon sait bien que « l'on appelle triangle une figure formée de lignes droites ; en faisant un seul côté depuis le golfe terminal de l'Adriatique jusqu'au détroit, nos auteurs se sont exprimés de façon inadéquate. En effet, on appelle valablement côté, la ligne qu'aucun angle ne brise, et une ligne ne peut être dite telle que lorsqu'il n'y a nulle part convergence entre ses différentes sections, du moins convergence sensible. Or il y a précisément une convergence très marquée entre la section qui va d'Ariminum au promontoire Iapygien et celle qui part du détroit pour aboutir à ce même promontoire. On peut en dire autant, à mon avis, des sections commençant au golfe terminal de l'Adriatique et au promontoire de l'Iapygie si l'on prend garde qu'elles forment l'une avec l'autre un angle dans la région d'Ariminum et de Ravenne où elles se rencontrent, ou, sinon un angle du moins une courbe prononcée. Ainsi, même en considérant à la rigueur que le trajet le long de la côte entre le golfe terminal et l'Iapygie présente un vrai côté sans être pour autant rectiligne, on est amené à considérer comme un côté différent, non rectiligne lui non plus, le reste de la côte, de là jusqu'au détroit. On devrait donc parler d'une figure à quatre côtés plutôt que d'une figure à trois côtés et ne l'assimiler en aucun cas à un triangle, sinon par catachrèse » (26).

Les deux sommets du quadrilatère devraient avoir le même statut. Strabon ne manque pas d'écrire que « l'Italie est un territoire étroit et allongé terminé par deux pointes, l'une faisant saillie sur le détroit, l'autre formant l'Iapygie » (27), elle est ainsi un promontoire « à deux crêtes » (*dikoruphos*) (28). Pourtant, cette image ne peut lui convenir, sa conception de la science géographique le rend soucieux de n'attribuer que des limites simples aux divers golfes européens : il se refuse à considérer que des promontoires « trop divers », « divisés en plusieurs branches » puissent en fournir, il serait fort marri que l'Italie qu'il doit considérer comme une limite claire, soit, par l'effet d'une duplication de ses extrémités, disqualifiée (29). Aussi n'hésite-t-il pas à atténuer l'une des deux et c'est le Cap Iapygien qui fait les frais de cette nécessité impérieuse. Il s'aperçoit qu'il n'est pas une péninsule, à proprement parler, il y « ressemble » (30) : l'Italie peut ainsi devenir « *unicorne* » (31). L'extrémité du Cap ne s'élançait guère au large, « il commence par une forte saillie en direction du Levant d'hiver, il s'infléchit ensuite et s'avance à peu près en direction du cap Lacinien qui vient de l'Ouest à sa rencontre et ferme avec lui l'entrée du golfe de Tarente » (32). Là se trouve sans doute en germe l'image qui sera celle de la carte de

Von Bothmer

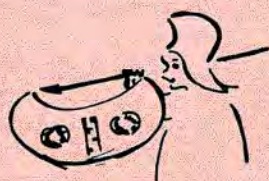
planche 70



Ibid. planche 72



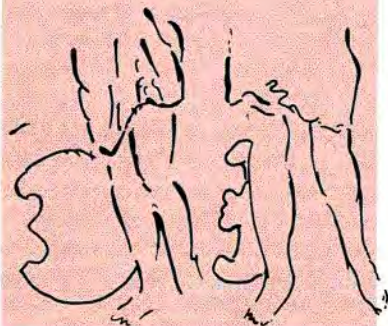
Ibid. planche 81



Amazones

Sciarra  
Tivoli

Mattei  
Tivoli



Ptolémée où le promontoire salentin est si rapproché de la côte sud du Bruttium qu'il perd tout caractère structurant : c'est celui-ci qui apparaît comme la seule vraie pointe de l'Italie.

Cette construction est intéressante, car, à l'inverse de ce que proposait Polybe, elle place Tarente du côté oriental de la Péninsule, en quelque sorte sur l'Adriatique. Il ne serait pas inutile ici de rappeler que la fondation de Brindisi en 226 avant J.C. ne l'avait pas privé de son rôle de port principal vers la Macédoine et la Grèce (33) ; lorsque l'on créa, en 178 avant J.C., une flotte d'Illyrie ses missions étaient articulées autour de sa base d'Ancône, elle se déployait d'Aquilée au Nord à Tarente au Sud (34). Comme naturellement, les Romains avaient effacé le cap Iapyge (de même feraient d'ailleurs en une situation semblable les modernes marins italiens qui ont utilisé la rade de Tarente comme base de leur flotte de l'Adriatique) (35) et le géographe, en niant (pour des raisons théoriques) la saillie du cap, rendait ainsi compte d'une réalité plus importante que certaines apparences.

**Pomponius Mela** énonçait avec vigueur la puissance dissociante du cap Iapyge : « d'un côté l'Adriatique, de l'autre, l'autre flanc de l'Italie » (36). Nous sommes en quelque sorte dans le schéma dont est témoin Polybe. Mais à la suite de Salluste pour qui « l'Italie se divise en deux promontoires, le Bruttium et le promontoire salentin » (37), il voulait aussi qu'elle se divise en « deux cornes » (38), il ne consentait pas, au contraire de Strabon, à couper l'une ou à oublier, comme par inadvertance, l'existence de l'autre.

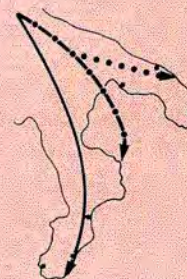
Les cornes ne sont pas image de forme ; ce mot s'impose à qui veut parler de caps délimitant un port ou un golfe ; il peut être même métaphore d'une relation abstraite et schématiser le rapport

Polybe

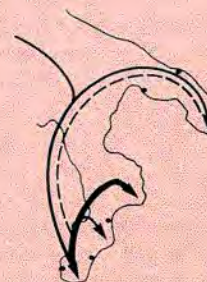


--- Italie théorique  
— Italie vue

Strabon



— Italie voulue  
- - - Cap Iapyge nécessaire  
.... Cap vu



--- Italie bicorne  
— Bouclier d'Amazone

Légende



de deux terres au centre qu'on leur imagine. Tite Live parle ainsi des « quasi-cornes » de la Grèce (39) pour désigner le Péloponnèse et la Macédoine, en parlant de deux armées qui viennent s'affronter dans le « nombril » des Balkans.

Si entre les cornes s'étend un front, découpé en trois golfes par des caps peu marqués (golfe de Tarente, golfe Scylacien, golfe de Locres), ce front lui-même n'est pas image vraie, ne serait-ce que parce que Pomponius connaît des territoires à plusieurs fronts et même des fronts de flanc (40). Il tient à affirmer le caractère quadrangulaire de la péninsule, et à s'en tenir ferme à cette conception. Il sera pour nous intéressant de voir ce que deviennent ailleurs le front et les cornes.

Un des intérêts de l'œuvre géographique de **Pline l'Ancien**, est sa capacité à prendre en compte la totalité de la tradition géographique ; tout, ainsi, semble possible mais les contradictions ne manquent pas.

C'est au cap Iapyge, dit-il, que l'« Italie court le plus loin dans la mer » (41), il n'oublie pas néanmoins de rappeler que « pour certains le cap Cocynthos est le plus long des promontoires de l'Italie » (42). C'est d'ailleurs à Locres qu'il situe l'extrémité du grand golfe Tyrrhénien (43), et au promontoire Lacinien que commence le second (44). Entre ces deux pointes s'étendait le front de l'Italie, long de 75 milles aux dires de Pline qui cite aussi le chiffre donné par Varron, 86 milles, soit 120 ou 130 kilomètres. Tous ces renseignements sont d'autant plus difficiles à comprendre qu'ils sont glosés par des références à d'autres repères non identifiés ; ainsi le « frons Italiae » serait la Grande Grèce et serait divisé en trois golfes. On sait, bien sûr, que la grande Grèce déborde très largement de la courte longueur que Pline assigne au « front » ; à tout le moins eût-il fallu qu'il y incluât, pour être crédible, Tarente. On sait d'autre part que, quelque attention que l'on porte aux détails, on ne pourra y trouver que deux golfes ; pour aller à trois, il faut, ici aussi, ajouter aux deux premiers le golfe de Tarente. Nous retrouvons donc là un système qui pourrait être le même que celui de Pomponius Mela ou de Salluste.

En fait, s'attacher aux noms et aux chiffres, c'est accepter de ne pas comprendre et se laisser tromper par des contradictions irréductibles. On peut y échapper par l'analyse des images que parallèlement construit le géographe.

« L'Italie ressemble parfaitement à une feuille de chêne beaucoup plus longue qu'elle n'est large, elle se courbe vers la gauche à son extrémité et se termine en la forme d'un bouclier d'Amazone, la pointe du milieu est appelée Cocynthos, au long du corps, elle pousse deux cornes, à droite le cap Leucopetra, à gauche le cap Lacinien » (45). L'image est claire, il ne servirait à rien de rechercher à quelle espèce de chêne pensait Pline (46), l'essentiel est de bien s'apercevoir que le système des cornes de l'Italie est par rapport à ce que disait Salluste déplacé vers le Sud. Le cap Iapyge sans être nommé apparaît comme une péninsule adventice, lobe d'une feuille qui se prolonge très au-delà d'elle, l'extrémité de l'Italie est au Bruttium.

Comme elle l'était pour Strabon ou pour Polybe. Celui-ci néanmoins n'est pas une pointe simple ; en cela, il finit par ressembler au Péloponnèse « *platini folio similis* » (47), association des trois lobes terminaux de la feuille dont on s'aperçoit sans peine que les bords sont bien le « frons Italiae » tel qu'il a été expressément défini. Trois caps y dessinent ainsi deux golfes et deux seulement. Ce que l'intelligence abstraite des rapports entre des fiches érudites était incapable de mettre au net s'éclaire du recours à la métaphore. D'un regard qui construit à mesure l'espace, lui imposant les repères de son mouvement même, ont été associés des noms qui n'étaient jusqu'alors que les repères disjoints d'une géographie parcellaire. Il ne manque plus à l'Italie ni ses deux cornes, ni sa pointe unique, ni le Bruttium ni le Cap Cocynthos ; chaque élément de la tradition a trouvé ainsi sa place dans une sorte de synthèse, aucun des repères n'est négligé et l'évidence de leurs relations apparaît désormais incontestable.

Il est curieux néanmoins de voir qu'un recours à une métaphore nouvelle est nécessaire pour expliciter l'image et que cela va conduire à un bouleversement inattendu du système. L'extrémité de la feuille de chêne devient un « bouclier d'Amazone ». Il s'agit bien clairement, non pas du bouclier courbe, lunaire dont parle Virgile (48) et dont D. Von Bothmer a répertorié les nombreuses représentations dans la céramique grecque (49), mais de celui, plus découpé, qui apparaît dans la statuaire classique, posé au pied de diverses reines, comme symbole de leur origine et de leurs combats (50). Pline savait que tel figuier des Indes avait des feuilles qui ressemblaient à cette *peltè* (51). Il avait mal lu Théophraste qui ne disait rien de leur forme mais comparait leur taille à celle de l'arme (52) et ce passage possible de la feuille de chêne à la feuille du banyan ne fut pas apparemment productif dans le cas qui nous intéresse. En revanche Pollux, dans son répertoire des armes (53), citait pour caractériser ce type de protection un texte de Xénophon (qu'il sollicitait quelque peu) pour prouver que les guerrières usaient d'un bouclier en forme de « feuille de lierre » (54). Il est ainsi possible au texte métaphorique de passer d'un Bruttium bouclier à un Bruttium feuillage neuf. Le système des cornes de l'Italie avait pu se transférer à l'une de ses parties ; par autre métathèse (55), la feuille nouvelle a pu devenir la totalité de la péninsule : cette image peut paraître surprenante mais elle est très évidemment attestée chez des scholiastes et des commentateurs qui la présentent comme évidente (56). Sans doute est-elle née dans le rapport de l'écriture, elle n'est pas vue mais lue seulement et reprise.

Peut-être a-t-on pu comprendre ici que la géographie que nous disons physique n'est pas pour les Anciens bien spécifique ; ils savent combien le vécu et l'humain construisent des lignes plus nettes que bien des caps. Quant aux images, elles n'existent souvent que dans leur rapport à la lecture ; les métaphores s'enchaînent en un système parallèle au monde du réel qu'elles prétendent représenter, ou passent de l'une à l'autre par association

de mots. Sans doute est-ce la marque d'une géographie qui a négligé de faire la guerre pour se replier sur les frontières de ses faiblesses.



- (1) STRABON, *Géographie*, II.1.30 (les traductions seront ici, à quelques nuances près parfois, celles de la Collection des Universités de France, Collection G. Budé). Cf. AUJAC G., 1966, *Strabon et la science de son temps*, Paris, pp. 208-214.
- (2) STRABON, *ibid.*. Cf. RIVIERE J.L., « La carte, le corps et la mémoire » in *Cartes et figures de la terre*, pp. 83-91 (p. 88 en particulier). JACOB Ch., « L'œil et la mémoire », in *Arts et légendes d'espaces*, p. 36 et note 91.
- (3) BEAUVAIS R., *L'Hexagonal tel qu'on le parle*.
- (4) BAPTISTI C., *Dizionario etimologico italiano*, V, p. 3138.
- (5) *Le Trésor* en signale l'apparition dans le *Dictionnaire des dictionnaires* en 1892.
- (6) TITE LIVE, *Histoire romaine*, V.3.37.
- (7) AMMIEN MARCELIN, XIV.6.4.
- (8) STRABON, II.5. 17 sqq.
- (9) BRAUDEL F., *La Méditerranée au temps de Philippe II*, tome I pp. 122-123. Sur cette coupure et la façon dont on la vit à l'époque romaine, voir BERTRAND J.M., « Continent et Outre-Mer, l'espace vécu des romains », Colloque International sur l'Illyrie méridionale et l'Épire dans l'Antiquité, Clermont-Ferrand, 22-25 octobre 1984.
- (10) SALLUSTE, *Histoires*, IV, fg. 26 et divers autres textes cités par MANNI E., « Geografia fisica e politica della Sicilia antica », *Kokalos* Supp. 4, *Testimonia Siciliae Antiquae*, I.1.
- (11) *Digeste*, 50.11.99.
- (12) *Histoires*, I.42.1.2.
- (13) STRABON, VI.4.1.
- (14) STRABON, II.5.20.
- (15) STRABON, II.4.3, cf. II.1.1.
- (16) STRABON, VI.2.1.
- (17) *Histoires*, II.14.4-5.
- (18) WALBANK F.W., « A historical commentary on Polybius, ad loc. », se fondant notamment sur PLINE, *Histoire Naturelle*, III.95.
- (19) STRABON, II.1.30.
- (20) Sur cette désignation, cf. (après l'article de MOMIGLIANO, 1929-30, in *Boll. di Fil. Class.*, CCCVI, pp. 47 sqq.) les publications du *Congrès de Tarente*, I pp. 124-129, II pp. 217 et 322-324.
- (21) *Histoires*, X.1.
- (22) « Consolation à Helvia », VII.1.4 : « tout le flanc de l'Italie que baigne la Mer Inférieure fut la Grande Grèce ».
- (23) V.1.2, cf. II.5. 29.
- (24) II.4.8, II.5.20.
- (25) VI.1.7.
- (26) V.1.2.
- (27) V.1.3.
- (28) II.4.8.
- (29) II.48, la discussion qu'il annonce ici contre certaines des affirmations d'Eratosthène et de Polybe n'est pas prolongée, on ne sait donc pas où il aurait pu en venir.
- (30) VI.3.1, F. Lasserre dans sa traduction écrit « péninsule adventice ».
- (31) V.1.1.
- (32) VI.6.5, cf. VI.1.7.
- (33) POLYBE, X.1, STRABON, VI.3.1, VI.3.6, TITE LIVE, XXIV.13. 5.
- (34) TITE LIVE, XLI.1.3.
- (35) WUILLEUMIER P., *Tarente*, pp. 63 sqq.
- (36) II.67.
- (37) *Histoires*, IV. Fg. 23.
- (38) II.58.
- (39) XXXV.18.5.
- (40) I.16, 19, II.16.
- (41) *Histoire Naturelle*, III.100.
- (42) III.85.
- (43) III.5.
- (44) III.97.
- (45) III.43.
- (46) MEIGGS R., 1982, *Trees and Timber in the Ancien Mediterranean world*, Oxford, p. 45. Cf. PLINE, XVI.19.
- (47) PLINE, IV.9. Cf. STRABON, II.1.30, VIII.2.1.
- (48) *Enéide*, I.140.
- (49) *Amazons in greek art*, planches n° XL, LXXII, LXXV, etc.
- (50) DOHRN T., 1979, « Altes und neues über die Ephesischen Amazonen », *Jahr. Deutsch. Akad. Inst.*, n°94, pp. 112-126.
- (51) XII.23.
- (52) *Histoire des plantes*, IV.4.5; il est vain de prétendre, comme tel ou tel commentateur, pouvoir associer la description de Théophraste ou de Pline à telle ou telle espèce de Ficus. M. Floret du Muséum d'Histoire Naturelle, que je remercie de sa patience, de sa gentillesse et de sa science, m'a bien montré comment les Moracées étaient hétérophylles et que nombre d'entre eux ont des feuilles qui peuvent atteindre de très grandes dimensions, parfois plus d'un mètre.
- (53) I.134.
- (54) *Anabase*, V.4. 12.
- (55) Strabon témoigne de ce que l'usage grec avait longtemps réservé le nom d'Italie au seul Bruttium, V.1.1, VI.1.4, VI.1.15. CATALANO P. annonce une étude sur la question in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, II.16.1, p. 535.
- (56) Cf. HAGENOW G., *Untersuchungen zu Artemidoros Geographie des Westens*, pp. 145-146, qui cite les scholies aux phénomènes d'Aratos (voir sur ces textes désormais l'édition de J. Martin) et le commentaire d'Eustathe à Denys le Périégète.